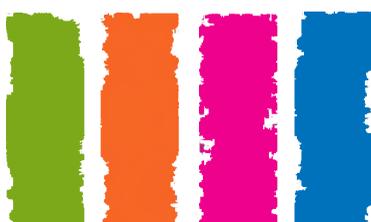




Pour citer cet article :

**Danan, Alexis, « À propos d'un livre »,
Tribune de l'enfance, n°110, fév. 1974,
p. 7-13.**



A propos d'un livre

par Alexis DANAN

On m'accordera, je pense, que, pour être communément regardé comme l'homme qui précipita la chute de l'une des plus vieilles citadelles de la bêtise officielle en matière de rééducation de l'enfance en marge (« à la septième fois, les murailles tombèrent »), je n'ai pas abusé de ce que je pouvais tenir pour mon droit à l'admiration.

La victoire était pourtant de conséquence. Le prytanée pénitentiaire de Mettray, qui avait ses basses fosses et son cimetière particulier, allait gaillardement sur ses cent ans, quand j'ai mis fin à sa honteuse carrière. Des enfants sans nombre de ce pays virent s'y dégrader leur jeunesse. « Ils n'y mouraient pas tous »... mais c'était bien le pire.

Aniane, dans le Languedoc, a pourri des générations d'adolescents. Eysses, une éternité, a insulté le ciel de sa puanteur, et le ciel, habitué à subir en silence le spectacle de l'enfer visible à l'œil nu, voyait, entendait, et ne disait rien. Les ministres passaient. La presse publiait ses éditions. L'adorable Touraine — le jardin de la France, ô vigneron Paul-Louis ! — continuait benoîtement d'enrichir ses paysans et d'enchanter les Parisiens des vacances. Non loin d'Aniane, qui devait placidement ses vignes au soleil, Villeneuve-sur-Lot cueillait en chantant ses premiers pour la délectation des fines gueules de Paris, cependant que des enfants d'Assistance mouraient derrière de hauts murs frottés de soleil, sous la trique et les lourds souliers à clous de gardiens sadiques, qu'on avait placés là, faute d'avoir pris la peine de s'apercevoir qu'ils relevaient, au titre de clients, des cellules capitonnées de l'asile psychiatrique.

Un jour, l'heure sonna au cadran du destin. Et le destin, comme Dieu lui-même, ayant besoin des hommes, l'élection tomba sur moi, comme la foudre. On ne refuse pas d'être un homme foudroyé. Ni, à tous risques, un porteur de foudre. J'ai accepté joyeusement ma charge.

*
**

Le destin n'est pas si stupide qu'il ne choisisse. J'avais, depuis quelque quinze ans, ferrailé pour l'enfance promise à l'ombre et au désespoir : petits bâtards d'Assistance publique, enfants, même de bonnes familles, comme on dit, promis par le hasard d'une naissance calamiteuse aux humiliations des queues de classe, aux tristesses de l'internat où le petit mégalocéphale à la tête monstrueuse voisinait avec l'adorable épileptique aux boucles dorées, attachée sur son banc pour lui épargner les bosses et les fractures de la chute, dans la grande salle qui sentait l'éther, le phénol et la vomissure — dimanche matin de l'Asile de Bicêtre, vous oublierai-je jamais ? —, Petite-Roquette aux stalles verticales comme des cercueils debout, pour la messe sans cantiques, qui n'était qu'une corvée d'immobilité, parmi d'autres, à l'usage des voleurs et des vagabonds de dix, douze ans, en instance de baigne de province — ayant donc fait mes classes de témoin et d'accusateur assez fidèle et sans véhémence suspecte au cours de ce long périple au service d'un journal qui se trouvait être de très grand tirage (à la veille de la seconde guerre, quatre millions d'exemplaires quotidiens), le destin jugea que j'étais son homme et la foudre, donc, tomba sur ma tête.

Je ne veux pas attendre davantage pour indiquer que je cède aujourd'hui, un peu malgré moi, à ces souvenirs, à l'occasion de la sortie d'un livre dont je me reprocherai toujours de n'avoir pas parlé plus tôt, car je crois que mon témoignage d'estime n'eût pas été indifférent à son auteur, M. Jean-Guy Le Dano, qui vient de mourir, tué par la bêtise des hommes, décidément attachée à ses chausses. Son livre, paru aux éditions Flammarion, s'appelle *La Mouscaille*. Ce sont des souvenirs, puants et saignants, de Mettray et d'Eysses, précisément. L'ouvrage vient à peine

de sortir des presses et je me réservais de voir le Dano avant de lui donner mon suffrage. Le temps va trop vite. Je ne l'aurai pas connu.

*
**

Paris-soir avait décidé de m'envoyer à Cayenne pour le reportage classique sur le bagne. Mais, si tentante que fût l'offre : j'étais un jeune journaliste qui avait besoin de gagner sa notoriété, je refusai tout net, ou plutôt, j'acceptai sous condition, persuadé qu'on dirait non à mon exigence. Je veux, dis-je, non pas décrire le bagne et sa faune pittoresque, de l'extérieur . je savais que c'était tout ce qu'on permettait aux reporters détestés de Paris. Je veux avoir accès aux cases et aux dossiers, hors de la présence des gardiens et du colonel Prével, leur chef. Je n'obtins pas sans mal cette extraordinaire licence. J'ai vu les forçats. J'ai su d'eux tout ce qu'il m'importait de savoir Une chose me frappa. Tous, avec une lucidité saisissante, faisaient remonter leur drame à la malencontre de leur enfance : tendresse refusée, famille fétide qui poussait à la rue (ah ! messieurs les juges des enfants : l'irremplaçable famille, quelle foutaise !), les maléfices de l'aventure en bande, et, au bout . la maison de correction. De variante, presque point. Mère putain, père ou beau-père éructant son gros vin, Mettray, Belle-Ile, Aniane, Eysses. On n'en sortait pas. L'arabe Khalifa et son nerf de bœuf, la brute Guépin, le docteur Guy, la cellule n° 19 et ses deux boules de pain par semaine, ses murs où l'urine de la pissotière juxtante suintait. Ils parlaient d'une voix lente, comme on raconte un cauchemar. J'essayais de les ramener aux horreurs de la case et de ses caïds, de la sale pitance, des chantiers forestiers. « Oui , disaient-ils. Mais Mettray, monsieur, Aniane, Eysses, c'était autre chose ». Ces durs en marge de tout, je les sentais au bord des larmes. Le vrai calvaire, ç'avait été là-bas, à deux heures de Bordeaux, de Montpellier, à une demi-heure de Tours.

A mon retour au journal, mes cinquante-deux articles publiés, la foudre, qui avait pris date, me tomba sur la tête. Ce fut la révolte de Belle-Ile.

J'ai raconté comment la chose intéressait peu mon camarade Roger Vailland, qui, son reportage dicté à la sténo de service, était rentré à Paris, toute curiosité tarie, j'obtins sans difficulté la relève.

*
**

Je ne décrivis pas, je n'accusai pas, puisque je n'avais rien vu. Me référant aux tragiques allusions que j'avais entendues dans les cases de Saint-Laurent du Maroni, je me mis honnêtement en quête de démentis, de mises au point. Voyons, voyons, disais-je, ces enfers métropolitains pour enfants, — pour enfants, messieurs les ministres ! — Mettray, Belle-Ile, Saint-Maurice, Saint-Hilaire Aniane, Eysses, et ces sales collèges à prostituées : Clermont, Doullens, La Faye, qu'est-ce que c'est, au juste ? Mes questions tombaient dans le silence. J'écrivis à la Direction de l'Administration Pénitentiaire, rue Cambacérès. Silence. A mon ami le quaker Henry Van Etten, qui s'occupait des délinquants mineurs, qui avait des accointances avec les juges, le Président du Conseil d'Administration de Mettray, l'important M. Joseph Barthélémy, avait répondu : « Personne n'entrera jamais à Mettray. Surtout pas un journaliste ».

Je revins à la charge dans le journal, deux fois, trois fois, la curiosité piquée, la méfiance affamée. Rien. Silence. Mais les dieux, porteurs de foudre, avaient leurs plans. Et, de leur fait, pas une réponse, mais dix, vingt, cent réponses s'entassèrent, signées, sur mon pupitre, au journal. Signées de qui ? De survivants, qui me donnaient leur adresse, leurs références sociales. C'était écrit avec des larmes, avec du sang. Ce n'étaient plus des enfants. Mes correspondants étaient des commerçants, mariés, des pères de famille, des fonctionnaires : un rédacteur de la Préfecture de la Seine, un chef de musique militaire, à trois galons d'or, chevalier de la Légion d'honneur, un officier de la Marine marchande. Tous me suppliaient : « Ne vous arrêtez pas, monsieur. Au nom du ciel, continuez ». Simplement, on me demandait, si je répondais à leur témoignage de sympathie, à leur adresse actuelle, de

ne faire aucune allusion à leur passé. « Car ma femme ne sait pas, monsieur. Ni mes enfants ». C'étaient eux qui avaient honte, les innocents du bon Dieu.

*
**

On sait la suite : l'exaltante, l'épuisante bagarre, les réunions publiques de la Salle des Sociétés savantes, de la Salle Wagram, devant des auditoires de trois mille personnes, avec une longue queue sur le trottoir de l'Avenue, contenue par la police, la tentative d'intimidation du Ministère de la Justice : « Vous vous fatiguez pour rien, monsieur. On ne vous vous répondra pas ».

Là-dessus — les dieux ne pouvaient pas flancher — survint la mort du petit Roger Abel à Eysses.

Il était nécessaire que ce garçon mourût. Mourût de faim, dans sa cellule, desséché, déjà squelettique. Il était tuberculeux. Il était puni, au régime de la boule de pain tous les quatre jours. Après les quatre jours de pain sec, on l'oublia. Quand on s'avisa de la négligence, la rigidité cadavérique avait fait son œuvre. Mais ici, il faut citer Le Dano, qui appartenait à cette époque à la faune d'Eysses : « Pauvre Abel ! Enchevêtré dans ses fers, raide, couvert d'excréments. Ses parents, originaires de Lyon, voulurent des détails. Diable ! Comment présenter un cadavre à qui il avait fallu briser les membres pour le caser dans le cercueil ? Et ces traces de violences sur tout le corps ? Bon gré, mal gré, il fallut obtempérer aux desiderata des parents. L'horreur de la mère devant un tel spectacle ! »

J'avais vu de directeur de la prison, avant la descente à Eysses du Garde des Sceaux, qui, je le dis un peu tristement, avait failli, le pauvre ministre tout neuf, se laisser tromper grossièrement sur l'évènement. Ce directeur, qui avait pensé me jouer, moi aussi, m'avait dit du petit Abel :

— Peuh ! vous savez. Un garçon de rien. Son père est communiste.

Et lui, ce chef d'une institution de rééducation, hélas : un ancien Directeur d'école publique. On l'a fait, après le drame, chevalier de la Légion d'honneur. J'ai écrit au Ministre Rucart, dans une lettre que j'ai rendue publique,

ce que je pensais de son geste honteux, qui, pour tout dire, lui fut imposé par le ministre de l'Intérieur du temps, Albert Sarraut. D'où mon refus de cette croix qu'on prétendait encore m'infliger.

**

Je n'ai pas eu la croix, n'en ayant pas voulu, mais je restais riche d'amitiés et de reconnaissances qui n'étaient pas sans prix. Je ne les ai pas gagnées à des exercices faciles. Quand quelque déception me point — et c'est souvent, comme il advient à tout le monde — je relis cette critique d'un confrère inconnu, je veux dire : que je ne connais pas, à propos d'un de mes ouvrages : « M. Alexis Danan, écrivait-il, à la barre du procès d'une époque, est un témoin à charge. Il dépose avec feu et foi, et l'on connaît vite qu'on a, avec lui, affaire à un garçon qui ne se soucie pas d'autre chose que de pleine lumière. Il est de la petite famille des meilleurs « flâneurs salariés », ceux à qui l'homme-de-la-rue écrit et se confesse, parce que s'est établi dès les premiers mots, entre le porte-stylo et son lecteur, cet échange mystérieux qui ne se commande pas. Enfants malheureux, petits bagnards, déshérités de tous ordres, épaves, proies sociales, pantelantes victimes du sort, c'est vous qui avez fait le nom de Danan. Mais que vous lui avez coûté de peines ! »

**

La mort de Jean-Guy Le Dano m'en a valu une grande.

Il a écrit un livre terrible, qui me justifie au delà de ce que j'attendais.

Après Eysses, il avait rêvé de se venger d'une société qui ne vaut pas qu'on coure pour elle des risques. Il était de l'espèce de ceux que j'avais rencontrés au bagne, pleurant intarissablement sur leur enfance massacrée. Il n'avait pas desserré les poings. Il était devenu un malfacteur public à la mesure de sa haine. Condamné à mort pour je ne sais quel crime suivant le Code des honnêtes gens, qui ne savent pas que vouer l'enfance au désespoir est aussi un crime, et le crime majeur, il avait été grâcié, et, libéré, las de se venger, peut-être ne s'en connaissant plus la force physique, il avait résolu de se révéler en sa

réalité foncière dans le monde plus facile des honnêtes gens. Il était devenu un industriel prospère, respecté, généreux, pourvoyant à une cinquantaine de vies sans histoire, dans sa Bretagne natale. On l'appelait monsieur. Il accordait des audiences, distribuait des subventions, aidait de toutes les manières des réprouvés de son ancienne sorte, sachant l'importance capitale de cette démarche.

Un marchand parisien de papier illustré, venant à connaître la réussite spectaculaire de M. Madeleine, révéla tout cru que cet honnête homme hors mesure était, ni plus ni moins, l'ancien forçat Jean Valjean.

Jean-Guy Le Dano a eu la faiblesse de mourir de cette saleté d'un misérable.

